

*Mort d'un vieux comédien.*

Un matin dans Paris plein de neige et de boue. Le quartier le plus vieux et le plus triste de la ville, celui où on a mis la Santé, Sainte-Anne et Cochin. Au long des rues noires et glacées, les fous, les malades, les pauvres et les condamnés. Quant à Cochin : la caserne de la misère et de la maladie et ses murs suent la sale humidité qui est celle du malheur.

C'est là qu'il est mort. À la fin de sa vie, il jouait encore les utilités (les gens de théâtre ont de ces mots), échangeant son unique costume dont le noir passait au jaune, dont la trame s'effrangeait, contre les travestis plus ou moins rutilants qu'il faut bien donner, quand même, aux seconds rôles. Il a dû suspendre son travail. Il ne pouvait plus boire que du lait et d'ailleurs il n'y avait pas de lait. On l'a mené à Cochin et il a dit à ses camarades qu'on allait l'opérer et qu'ensuite, ce serait fini (je me souviens d'une phrase de son rôle « Lorsque j'étais petit enfant » et sur une indication qu'on lui donnait « Ah ! disait-il, je ne le sens pas ainsi »). On ne l'a pas opéré et on l'a

mis dehors en lui disant qu'il était guéri. Il a même repris le petit rôle de grotesque qu'il jouait à ce moment. Mais il avait maigri. C'est une chose qui m'a toujours étonné, combien un certain degré d'amaigrissement, une certaine façon de laisser sortir ses pommettes et se décharner ses gencives sont l'annonce évidente que tout cela va finir. Seul, celui qui maigrit n'a jamais l'air de « se rendre compte ». Ou s'il « se rend compte », c'est furtivement peut-être, et moi, naturellement, je ne peux pas le savoir. Tout ce que je peux savoir c'est ce que je vois et justement je voyais que Liesse allait mourir.

Il est mort en effet. Il s'est arrêté de nouveau. Il est retourné à Cochin. On ne l'a toujours pas opéré, mais il est mort sans cela — une nuit sans qu'il y paraisse. Et le matin sa femme est venue le voir comme d'habitude. Personne ne l'a prévenue à l'administration parce que personne n'était prévenu. Ce sont les voisins du mort qui ont prévenu sa femme. « Vous savez, ont-ils dit, ça s'est passé cette nuit. »

Et ce matin il est là, dans la petite morgue qui donne rue de la Santé. Deux ou trois de ses vieux camarades sont là avec la veuve et la fille de la veuve qui n'est pas la fille du mort. Quand je suis arrivé, l'ordonnateur (pourquoi avait-il une écharpe tricolore comme un maire ?) m'a dit qu'on pouvait le voir encore. Je n'en avais pas envie, j'avais sur le cœur ce matin lépreux et tenace que je n'arrivais pas à déglutir. Mais j'y suis allé. On ne voyait que sa tête, ce qui servait de linceul était remonté jusqu'au menton. Il avait

encore maigri. — Je ne croyais pas que dans son cas on pouvait encore maigrir. Mais il l'a fait cependant et l'on s'apercevait alors de la grosseur de ses os, on comprenait que cette forte tête noueuse était faite pour porter un lourd poids de chair. Faute de chair, les dents sortaient, terribles... Mais vais-je décrire cela. Un mort est un mort, tout le monde le sait, et il faut les laisser s'enterrer ensemble. Quelle pitié, cependant, quelle affreuse pitié !

Les hommes qui étaient à sa tête, les mains sur le rebord de la bière et qui semblaient le présenter au visiteur ont alors démarré. Démarré est le mot, car ces automates gauches et empruntés dans leurs vêtements grossiers se sont soudain jetés à toute allure sur le linceul, le couvercle et un tournevis. En une seconde la planche était rabattue et deux hommes serraient les vis en pesant terriblement sur elles et avec un brutal mouvement de l'avant-bras. « Ah ! semblaient-ils dire, tu n'en sortiras pas ! » Ces vivants-là voulaient avoir la paix, ça se voyait tout de suite. On l'a transporté. Nous l'avons suivi. La veuve et la fille sont montées dans le fourgon en même temps que le mort. Nous nous sommes entassés dans une voiture qui suivait. Pas une fleur, rien que du noir.

Nous allions au cimetière de Thiais. La veuve trouvait que c'était loin, mais l'administration le lui avait imposé. Nous sommes sortis par la porte d'Italie. Jamais le ciel ne m'avait paru si bas sur la banlieue parisienne. Des morceaux de huttes, des pieux, une végétation noire et claire-

mée sortaient des tas de neige et de boue. Six kilomètres au milieu de ce paysage et nous sommes devant les portes monumentales du plus hideux cimetière du monde. Un gardien au visage congestionné est venu arrêter le convoi à la porte et il a exigé le bon d'entrée. « Allez », a-t-il dit une fois en possession de son bien. Nous avons circulé pendant dix bonnes minutes au milieu de tas de boue et de neige. Et puis nous nous sommes arrêtés derrière un autre convoi. Nous étions séparés du champ des morts par un talus de neige. Dans la neige deux croix étaient plantées de guingois, l'une était pour Liesse, à ce que j'ai lu, l'autre pour une petite fille de onze ans. Le convoi qui était devant nous était celui de la petite fille. Mais la famille était en train de réintégrer le fourgon. Celui-ci a démarré et nous avons pu faire quelques mètres encore. Nous sommes descendus. De grands hommes en bleu chaussés de bottes d'égoutier ont abandonné les pelles qu'ils tenaient en contemplant la scène. Ils se sont avancés et ont commencé à tirer la bière du fourgon. À ce moment, une sorte de facteur habillé de bleu et rouge, coiffé d'un képi défoncé, a surgi avec un bordereau à souche entre les pages duquel était glissé du papier carbone. Les égoutiers ont alors lu à haute voix un numéro gravé sur la bière : 3237 C. Le facteur a suivi les lignes de son bordereau avec la pointe de son crayon et il a dit « Bon » en pointant un numéro. À ce moment, on a fait passer la bière. Nous sommes entrés dans le champ. Nous avons enfoncé nos pieds dans une glaise huileuse et

élastique. Le trou était creusé entre quatre autres fosses qui l'entouraient de toutes parts. Les égoutiers ont assez rapidement glissé la boîte. Mais nous étions tous très loin du trou parce que les tombes nous empêchaient d'avancer et que l'étroit passage qui les séparait était encombré d'outils et de terre. Quand la bière a été au fond, il y a eu un moment de silence. Tout le monde se regardait. Il n'y avait pas de prêtre, pas de fleurs, et pas une parole de paix ou de regret ne s'élevait. Et tous sentaient que le moment devait être plus solennel — qu'il aurait fallu le marquer, et personne ne savait de quelle façon. Alors un égoutier dit : « Si ces messieurs et dames veulent jeter un peu de terre. » La veuve a fait signe que oui. Il a pris de la terre sur une pelle, a sorti un grattoir de la poche et pris un peu de terre sur le grattoir. La veuve a tendu la main par-dessus un bloc de terre. Elle a pris le grattoir et a lancé la terre en direction du trou, un peu au jugé. On a entendu le bruit creux de la caisse. Mais la fille, elle, a manqué son coup. La terre a volé par-dessus le trou. Elle a eu un geste qui signifiait « tant pis ».

La facture : « Et on l'a mis dans la terre glaise pour un prix exorbitant. »

Vous savez, ici c'est le cimetière des condamnés à mort.

Laval est un peu plus loin.